

Chienne de vie

Bande de voleurs ! J'en ai assez de vous voir fouiner tous les jours et toutes les nuits dans ma poubelle. Espèces de sales cabots affamés ! Je ne vais quand même pas passer ma vie à nourrir des vermines comme vous, des rescapés sur quatre pattes, sales, baveux, mal peignés et qui salissent ma portion de trottoir. Ce soir, je vous garantis que vous allez manger comme vous ne l'avez encore jamais fait !

Ariste Dorimond avait entendu la clef tourner dans la serrure et dès que Madame Pierre avait éteint la lumière de sa cour, il s'était approché. À pas de

vieux loup, sur ses talons ferrés par de la corne noire, en bavant d'envie. Quelle odeur ! Cela faisait si longtemps... Des saucisses grillées, là, dans une gamelle, devant le portail. Sa mère aussi en préparait. Ses yeux de félin balayaient le sol fumant. Il avait faim. Il avait froid. À la Réunion, les habitants qui possédaient les somptueuses demeures ne mesuraient plus ce que l'hiver tropical faisait endurer à ceux qui n'avaient pas de toit. La fraîcheur du noir, l'humidité de la nuit et les bruits du dehors. L'inconfort, la peur des chiens, des hommes, des hommes-chiens et des crocs de la vie. Ariste se cachait d'eux durant le jour et lorsque le soir endormait les activités des autres, il quittait sa tanière pour se consacrer à son travail : le tri des poubelles. Sélectionner pour manger, éplucher les restes abandonnés dans les bacs verts au chapeau bleu puis, organiser la vie des voisins. La recomposer et la réécrire. D'un côté les bouteilles de bière à proposer à la déconsigne, de l'autre les débris de ferraille rouillée,

les pointes, les crochets oubliés sur des étagères détrônées lors d'un déménagement. Et pour lui, entre les deux tas, les lectures épargnées par les eaux de vaisselle et les restes de sauces.

Il y avait environ trois mois de cela, il avait trouvé une paire de ciseaux dans un cartable qui n'avait perdu que sa lanière. Il avait fait glisser la fermeture éclair. La nuit aidant, il avait d'abord cru qu'il n'y avait rien, au fond du noir. Puis, sa main avait caressé la peau cuirassée qui ravivait les souvenirs d'école. Et là, au bout du chemin, il avait senti les lames d'acier. Ils étaient presque intacts. Juste un peu tordus, tout au bout. Mais ils fonctionnaient. Ils coupaient tout. Le papier. Le carton. Le tissu. Ariste avait passé la première nuit à faire des essais et de satisfaction, au matin, il avait embrassé sa nouvelle acquisition. Les nuits suivantes, il n'avait plus vu le temps passer. Il s'était mis à éplucher les journaux qui remplissaient inlassablement les poubelles. Il ne

connaissait pas les personnages de la presse métropolitaine. Ce n'était pas son pays. C'était trop loin. Et abstrait. Alors, il ne traitait plus que les quotidiens locaux. Peu à peu, il avait réécrit la vie de l'île sous forme de petits tas qu'il rangeait dans des boîtes à chaussures bien distinctes. La plus grande, réservée aux photos des hommes politiques. Une autre pour les voitures et les motos broyées sur la route côtière et meurtrière. Une plus fine pour les meilleures recettes de la cuisine locale. Une suffisamment grande pour pouvoir recevoir les portraits en gros plans des violeurs ou des braqueurs de coffres-forts. Enfin, la plus belle, pour les jambes, les mains et les visages des jolies métisses avec, dans le fond de la boîte, une enveloppe réservée à la collection d'annonces. Code facile. Nuit et jour. Jour et nuit. Comme lui. En dehors du temps. Le remplissage des boîtes était devenu son passe-temps favori et les récipients de fortune garnissaient sa chambre à ciel ouvert, là, sous la nou-

velle arcade du boulevard qui desservait les quartiers résidentiels de Saint-Denis. Chaque soir, profitant de la lueur occasionnelle distribuée par les voisins, au gré de son humeur et de ses envies, Ariste ouvrait l'un de ses coffres à photos et se mettait à raconter les tourments de l'île à ses meilleurs compagnons, les chiens errants.

Depuis qu'Ariste avait élu domicile dans le quartier, les chiens maudits n'aboyaient plus la nuit. Ils avaient appris à se taire lorsqu'ils sentaient les odeurs de nourriture. Grâce à leur compagnon de rue, ils avaient compris que les plaisirs gustatifs devaient s'associer au silence, sous peine de voir, comme ce fut souvent le cas auparavant, les propriétaires des résidences sortir de leur logis. S'énerver. Crier. Donner des coups de pied. Lancer des cailloux. Ôter de leur vue ces taches ambulantes qui salissaient l'image de leur quartier. Et refouler ces animaux au poil rêche qui tantôt exhibaient leurs sexes rougis par

les plaisirs de la vie, tantôt se promenaient nonchalamment en laissant pendouiller leurs mamelles trop vides pour nourrir une nouvelle armée de chiots. Ils avaient élu domicile dans cette zone où certes, ils ne vivaient pas aussi intensément que lorsqu'ils habitaient les bas quartiers de la ville mais où au moins, leurs estomacs étaient souvent rassasiés. Au début, ils n'étaient que deux. Puis un bâtard entièrement noir s'était joint à eux. Enfin, la bande s'était enrichie d'un basset plus court sur pattes que la moyenne et d'une sorte de petit loulou blanc, tout chiffonné, à qui il manquait un œil. C'est ainsi que l'équipe s'était consolidée autour des deux plus anciens éléments. Ils ne se séparaient plus. Ils déambulaient dans l'ombre des habitants qui feignaient de les accepter. Ils se ruiaient maintenant sur la nourriture et se taisaient.

En l'espace de quelques minutes, la gamelle de fortune fut vidée de son contenu. Jamais les oubliés de la rue

n'avaient eu droit à un repas aussi copieux. Des saucisses bien grasses, rondelles à souhait et parfumées d'une senteur qu'aucun des convives n'avait eu l'occasion de tester jusqu'alors. Même dans les creux des poubelles, là où toutes les inspirations culinaires se fondaient pour créer de nouvelles saveurs, les chiens errants n'avaient jamais trouvé ce goût si particulier. On y reniflait une saveur végétale, signe de la présence d'une écorce ou d'une feuille. On y respirait surtout le soin particulier que Madame Pierre avait su apporter pour que son plat s'inscrive dans la mémoire de ses hôtes. On subodorait des fragments de lardons fumés et le goût des quelques oignons qui avaient crépité dans la graisse. On flairait le goût d'un repas que l'on ne fait qu'une fois. Et ce parfum !

Vers minuit, les hurlements fendirent le sommeil des âmes. Au numéro trois, le boulanger se mit à froisser nerveusement ses draps en cherchant à retrouver